

LIVRET D'ÉTUDE & DE RÉFLEXION

PESSAH

12 Sujets d'Étude & Débat pour la Table de Fête

Douze questions tirées du cours du Rav Raphaël Benizri « Pessah : Pé-Sah, la bouche qui parle » : pourquoi la première libération est celle du langage, pourquoi personne ne peut dire la Hagada à notre place, pourquoi on ne boit pas pour la terre, et ce que le rire de Sarah a laissé à tout un peuple. Jusqu'à ce conseil du Rav pour celui qui ne pose aucune question : donne-toi à lui.



Rav Raphaël Benizri

Sommaire des sujets

Thèmes de réflexion et questions à partager autour de la table de Pessah

01 **Pé-Sah : la bouche qui parle, Paro : la mauvaise bouche**

02 **Partager le savoir avant le pain**

03 **Personne ne peut dire la Hagada à votre place**

04 **Quatre coupes, quatre parties**

05 **Un morceau de céleri dans l'eau salée**

06 **La promesse pour laquelle on ne boit pas**

07 **Pourquoi la Hagada commence en araméen**

08 **Le pain pauvre appelle l'invité**

09 **Sasson, sim'ha et le rire de Sarah**

10 **Pourquoi les filles aînées ne jeûnent pas**

11 **Élus : une charge plutôt qu'un honneur**

12 **Ouvre-lui, au féminin**

Pé-Sah : la bouche qui parle, Paro : la mauvaise bouche



PRÉSENTATION

Nos sages décomposent le nom de la fête en pé sah : une bouche qui parle, une bouche en mouvement. Mais Pharaon, lui aussi, avait un langage. Deux bouches, donc, face à face.

LA QUESTION

Qu'est-ce qui distingue une bouche libre d'une mauvaise bouche — et de quoi notre langage est-il prisonnier ?

LA RÉPONSE

Pessah : pé sah, la bouche qui parle ; Paro : pé ra, la mauvaise bouche.

Depuis la faute d'Adam, le langage, ce souffle divin déposé dans l'homme à sa création, se trouve en exil. Un langage en exil, c'est un langage conditionné par notre quotidien, par la culture que nous subissons, parfois par les problèmes au sein de la famille, sans parler du joug des autorités et des régimes sous lesquels nous vivons.

Le propre de la liberté, c'est d'abord celui du langage : pouvoir communiquer librement, évacuer de soi tout ce qui le réduit et l'empêche de prendre son envol. C'est pourquoi la sortie d'Égypte est d'abord focalisée sur la communication : avec soi-même, avec la famille, avec les enfants à table, avec le monde extérieur.

Paro avait son langage, mais c'était un langage fermé. Quand le langage ne peut pas évoluer, quand il ne peut pas sortir de ses limites, c'est une mauvaise bouche.

CONCLUSION DU RAV

Le propre de la liberté, c'est d'abord celui du langage.

LEÇON POUR LA TABLE

Combien de nos phrases sont de vraies paroles, et combien des formules pour éviter un sujet ? Choisissons une chose que personne ne dit jamais clairement chez nous — et que quelqu'un la dise ce soir, simplement.

Partager le savoir avant le pain



PRÉSENTATION

Le soir du Séder, on retarde le repas. On parle d'abord, longtemps, la table dressée devant soi. Pour le Rav, cet ordre n'est pas un hasard : avant de partager le repas, on partage le daat, la connaissance.

LA QUESTION

Pourquoi faut-il partager la connaissance avant de partager le repas ?

LA RÉPONSE

Le daat, « qui a justement entraîné Adam dans sa faute ».

C'est le daat qui a entraîné Adam dans sa faute et provoqué son expulsion du jardin d'Éden. Il a perdu alors les vertus de son langage, ses vertus créatrices. Il n'en a gardé que le son, que la forme. Or la forme ne suffit pas.

Le véritable langage est celui qui permet à l'homme d'établir une communication avec l'absolu, avec le divin. C'est cette connaissance-là, réparée, que l'on partage d'abord autour de la table, avant de manger ensemble.

Et c'est pourquoi, ajoute le Rav, le premier message de la sortie d'Égypte a été la libération du langage. Sans elle, nous n'aurions même pas compris les paroles de la révélation : nous aurions été incapables de les saisir.

CONCLUSION DU RAV

Il n'en a gardé que le son, que la forme. Or cela n'est pas suffisant.

LEÇON POUR LA TABLE

À table, nous parlons souvent pour remplir le silence. Qu'avons-nous appris cette semaine qui mériterait d'être partagé avant le plat principal ? Que chacun apporte une idée, et qu'on la discute avant de servir.

SUJET 03

Personne ne peut dire la Hagada à votre place



PRÉSENTATION

Celui qui lit la Meguila ou sonne le chofar peut en acquitter cent personnes qui écoutent. Le soir de Pessah, on pourrait imaginer la même chose : un seul lit, les autres suivent. Le Rav dit non.

LA QUESTION

Pourquoi un seul ne peut-il pas « acquitter » toute la table de la Hagada ?

LA RÉPONSE

Le Rav : « On ne peut pas lire la Hagada tout simplement pour tout le monde. »

La Hagada est une mitsva : tu instruiras ton fils, tu lui rapporteras, tu l'engageras. Pour la Meguila, pour le chofar, on fait une bénédiction, et par elle on peut acquitter d'autres personnes : on peut allumer une hanoukia pour cent personnes qui sont là et qui suivent.

La Hagada, elle, traduit une volonté de communication qui nous engage tous les deux, tous les trois, dans un même parcours de vie. On ne peut pas la lire pour tout le monde sans qu'il y ait une interaction, une discussion entre les divers composants de la table.

Elle ressemble en cela à la tsedaka ou à la pratique de la bonté : un effort permanent, qui relève du naturel de l'homme vivant en société et ne peut être limité dans le temps.

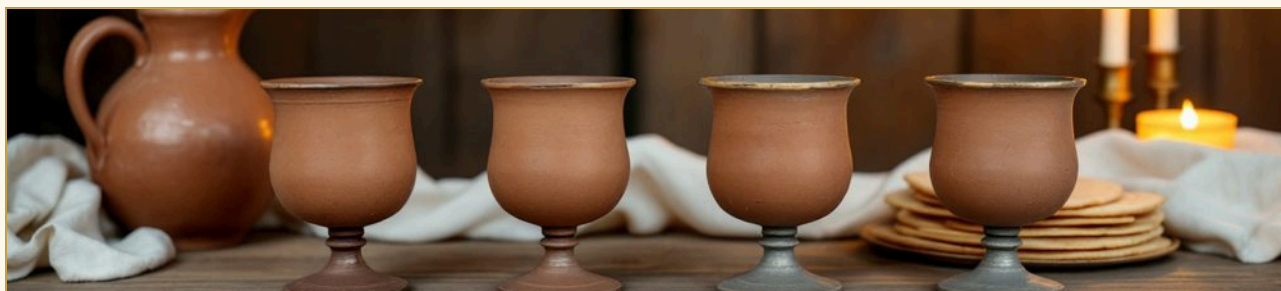
CONCLUSION DU RAV

On ne peut pas lire la Hagada pour tout le monde sans qu'il y ait une interaction.

LEÇON POUR LA TABLE

Il y a des choses qu'on peut déléguer, et d'autres non. Qui, chez nous, laisse toujours quelqu'un d'autre parler pour lui ? Ce soir, la règle est que chacun dise au moins une phrase à lui sur la sortie d'Égypte.

Quatre coupes, quatre parties



PRÉSENTATION

La Hagada se présente en quatre parties, auxquelles correspondent les quatre coupes de vin. Le vin, précise le Rav, non pour l'ivresse, mais parce qu'il réjouit le cœur et rend l'homme communicatif, sans écran ni barrage.

LA QUESTION

Que célèbre chacune des quatre coupes — et pourquoi la troisième rend-elle hommage à une sortie que nous n'avons pas méritée ?

LA RÉPONSE

Quatre coupes pour les quatre parties de la Hagada.

La première célèbre notre sortie d'Égypte. La deuxième, notre arrachement à l'influence de la culture égyptienne et à l'idolâtrie qui avait entaché notre façon de vivre là-bas — car des accusateurs disaient : les deux sont idolâtres.

La troisième rend hommage à l'Éternel : nous n'avons rien fait pour sortir d'Égypte. Nous nous sommes même insurgés contre Moché quand nos conditions avaient empiré à cause de son intervention. Cette sortie, nous ne l'avons pas décidée ; nous y avons été contraints. Elle était programmée avant même notre naissance, parce que nous devons passer par le filtre de l'Égypte pour réaliser notre identité.

La quatrième est le chant, qui clôt toute la discussion sur la sortie d'Égypte et se projette sur un devenir messianique.

CONCLUSION DU RAV

Nous devons passer par ce filtre de l'Égypte pour réaliser notre identité.

LEÇON POUR LA TABLE

Nous aimons croire que nous méritons ce que nous avons. Quel bien, dans notre vie, nous est arrivé sans que nous l'ayons cherché — et même contre notre gré ? Levons la troisième coupe en le nommant.

Un morceau de céleri dans l'eau salée



PRÉSENTATION

Le Séder s'ouvre sur Kadech, la sanctification, puis le lavage des mains et le karpas : un peu de céleri trempé dans l'eau salée. Le Rav y lit le programme de toute une vie.

LA QUESTION

Pourquoi la sainteté, but ultime du parcours, passe-t-elle d'abord par un partage aussi pauvre ?

LA RÉPONSE

« Vous qui êtes attachés à l'Éternel votre D', vous êtes tous vivants aujourd'hui » (Devarim 4, 4).

Kadech, c'est la kedoucha, le but ultime de notre parcours : accéder au sublime de la sainteté. La route est longue, semée d'embûches. Pour y arriver, il faut se soucier de sa pureté, et se soucier du karpas : partager avec l'autre même dans la détresse, même dans le manque, quand on n'a qu'un morceau de céleri, qu'on le trempe dans l'eau salée et que l'œil laisse couler quelques larmes.

Le Ramhal, dans la Messilat Yecharim, fait de la sainteté le terme d'une évolution des midot, des vertus, en dix degrés. Au niveau de l'esprit et de la connaissance, nous restons foncièrement différents : certains ont des facultés que d'autres n'ont pas. Mais au niveau des vertus, il n'y a ni poids ni mesure : tous les hommes sont égaux.

Et le Ramhal lit ainsi le verset : c'est à la mesure de votre attachement aux vertus de D' que s'évalue votre vie.

CONCLUSION DU RAV

Au niveau des vertus de l'homme, il n'y a pas de poids ni de mesure : ici, tous les hommes sont égaux.

LEÇON POUR LA TABLE

On n'attend pas d'être riche pour partager, ni d'être savant pour être saint. Qu'avons-nous partagé cette année alors que nous manquions nous-mêmes ? Et quelle vertu admirons-nous chez quelqu'un qui n'a jamais fait de longues études ?

La promesse pour laquelle on ne boit pas



PRÉSENTATION

Quatre coupes pour quatre expressions de délivrance : je vous ferai sortir, je vous sauverai, je vous délivrerai, je vous adopterai comme peuple. Mais la Torah en ajoute une cinquième : je vous amènerai vers la terre. Personne ne boit pour celle-là.

LA QUESTION

Pourquoi s'arrêter à quatre coupes alors que la promesse est cinquième — et que risquerait-on à boire pour la terre ?

LA RÉPONSE

« *Vehévéti etkhem el haarets* » — *Je vous amènerai dans le pays (Chemot 6, 8).*

S'il y avait une cinquième coupe, la terre d'Israël risquerait de devenir le but ultime, au lieu de « je vous adopterai comme mon peuple », qui est le plus important : que Hakadoch Baroukh Hou nous ait choisis d'entre tous les peuples, en vue du jour où son nom sera confondu avec son être. La terre n'est que le moyen : je vous amènerai au pays juré à vos ancêtres, pour vous donner les moyens de réaliser cette mission.

Cela ne diminue en rien la terre, répond le Rav à une question de l'auditoire. Israël est appelé à s'étendre ; ses frontières ne sont pas définitivement fixées, et sa sainteté n'est pas partout la même : celle de Jérusalem n'est pas celle de Beer-Chéva. Mais cette sainteté rayonne au loin, et Israël ne peut pas vivre confiné dans ses frontières.

Erets Israël est un outil mis à la disposition du peuple : pour s'épanouir, retrouver son indépendance et diffuser son enseignement.

CONCLUSION DU RAV

Erets Israël est un outil mis à la disposition du peuple.

LEÇON POUR LA TABLE

Nous confondons souvent le but et le moyen : la maison, le métier, la réussite des enfants. Que chacun dise quel est, chez lui, le moyen devenu le but — et ce que ce moyen était censé servir au départ.

Pourquoi la Hagada commence en araméen



PRÉSENTATION

La Hagada ne s'ouvre pas en hébreu. « Ha la'hma anya », voici le pain de misère : c'est de l'araméen, la langue que parlait alors le peuple. Et ce passage se termine par un souhait formulé, lui aussi, dans cette langue.

LA QUESTION

Pourquoi la Hagada commence-t-elle dans la langue de l'exil, et quand cessera-t-on de la parler ?

LA RÉPONSE

« **Hachata hakha, lechana haba'a beara deYisraël.** »

Commencer en araméen, c'est dire qu'à chacun on doit parler son langage. On n'a pas encore intégré la force du langage hébraïque ? Qu'à cela ne tienne : on peut communiquer en toute langue, surtout quand il s'agit d'inviter quelqu'un à sa table et de partager avec lui un idéal de vie.

Même notre espérance du retour, nous la disons dans la langue de l'exil : ara, et non Erets. Car Erets vient de ratsa, vouloir, courir vers : il y a une volonté dans Erets Israël. Tant que la terre est peuplée des cultures ramenées de tous les exils et qu'on y balbutie encore leurs idiomes, on parle encore la langue de l'exil.

Ce texte, disons-nous, les anges ne le comprennent pas : ils ne connaissent que la langue de la création. Et quand Chlomo, dans Kohélet, rassemble tous les courants de pensée et les représentants des nations, c'est leur langage qu'il rassemble.

CONCLUSION DU RAV

C'est le langage qui est le secret du rassemblement.

LEÇON POUR LA TABLE

Pour inviter vraiment quelqu'un, il faut parler sa langue. Qui pourrions-nous inviter à notre table cette année, et dans quelle « langue » — mots, gestes, sujets — faudrait-il lui parler pour qu'il se sente chez lui ?

Le pain pauvre appelle l'invité



PRÉSENTATION

La soirée commence en montrant la matsa, à la fois pain de misère et pain de liberté. Puis vient l'invitation : que celui qui a faim vienne manger. Le Rav relie les deux gestes.

LA QUESTION

Pourquoi est-ce justement le pain pauvre qui ouvre la porte à l'autre ?

LA RÉPONSE

« Kol ki'hfin yeté veyékhoul » — Que quiconque a faim vienne et mange.

Le pain pauvre, disent nos sages, c'est celui qui suscite le dialogue. Lorsque l'homme se penche sur sa vie et réalise ses propres manques, il ressent le besoin de trouver ses compléments à l'extérieur, chez l'autre.

C'est pourquoi, conscient de cela, il dit : tout celui qui a faim n'a qu'à venir manger ; et tout celui qui aspire à la liberté, qui veut accomplir un saut, qu'il vienne aussi — car Pessah, c'est sauter.

Le Rav ajoute qu'aussitôt que nous avons manifesté ce besoin de partager avec l'autre ce que nous avons de plus précieux, la liberté peut commencer.

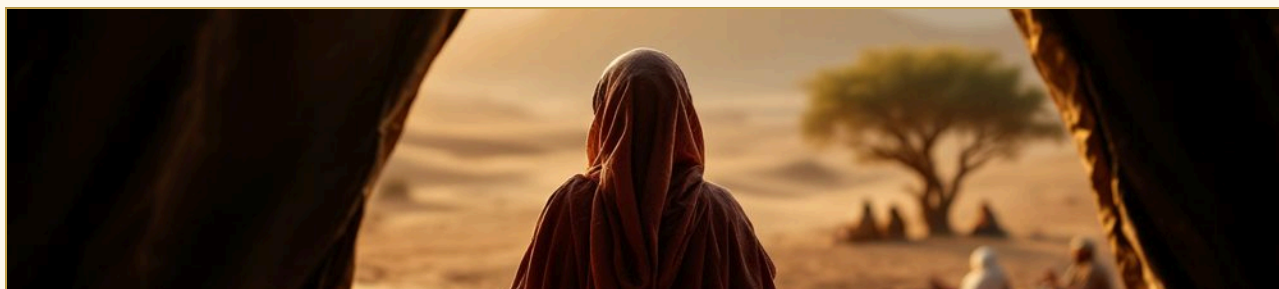
CONCLUSION DU RAV

Le pain pauvre, c'est celui qui suscite le dialogue.

LEÇON POUR LA TABLE

C'est quand nous mesurons ce qui nous manque que nous allons vers les autres. Quel manque, dans notre famille, pourrait devenir une invitation ? Qui connaît quelqu'un qui a faim — de pain, de compagnie, de parole — que nous pourrions appeler avant la fin de la fête ?

Sasson, sim'ha et le rire de Sarah



PRÉSENTATION

Le monde juif connaît trois expressions de la joie. Deux sont attendues ; la troisième apparaît pour la première fois chez une femme de quatre-vingt-dix ans à qui l'on annonce un fils.

LA QUESTION

En quoi le rire diffère-t-il des deux autres joies, et pourquoi le peuple juif le porte-t-il en lui ?

LA RÉPONSE

« Vous puiserez de l'eau avec allégresse » (Yechayahou 12, 3) ; « Sarah rit en elle-même » (Béréchit 18, 12).

Sasson, c'est une joie pas encore assouvie, mais en voie de l'être : nous croyons que cela va arriver. Les temps messianiques ne sont pas là, mais notre foi nous laisse optimistes et sereins. Sim'ha, c'est la joie d'une attente satisfaite : nous avons peiné, nous avons prié, et le moment est arrivé.

Le rire, lui, est propre à l'événement inattendu. Qui aurait cru avoir un enfant à quatre-vingt-dix ans ? Cet enfant s'appellera Yits'hak, et le peuple juif perpétuera ce nom en riant de tous les événements, parce que les situations peuvent changer du jour au lendemain, d'une minute à l'autre. On rit de nous aujourd'hui ; demain nos bouches seront remplies de rire. Ce rire, nous le portons dans notre constitution d'être.

C'est pourquoi la Hagada dit hachata : non pas « cette année », mais maintenant. Le changement peut s'opérer dans les minutes qui viennent.

CONCLUSION DU RAV

Nous allons défier les événements, nous allons les dépasser, parce que ce rire est en nous.

LEÇON POUR LA TABLE

Quelle joie attendons-nous encore, quelle joie avons-nous déjà reçue, et quelle surprise nous a fait rire cette année ? Que chacun en donne une de chaque sorte.

Pourquoi les filles aînées ne jeûnent pas



PRÉSENTATION

La veille de Pessah, les premiers-nés jeûnent. La dernière plaie n'avait pourtant pas épargné les aînées d'Égypte, et les filles aînées d'Israël ont été sauvées comme leurs frères. Elles, pourtant, ne jeûnent pas.

LA QUESTION

Si les aînés jeûnent parce qu'ils ont été épargnés sans l'avoir mérité, qu'est-ce que les aînées avaient, elles, qui leur tenait lieu de mérite ?

LA RÉPONSE

Le Rav : « Les filles avaient leur mérite. »

Les premiers-nés jeûnent parce qu'ils ont été épargnés, et épargnés non du fait de leur mérite : D' en avait décidé ainsi, lié par l'engagement qu'Il avait pris envers les ancêtres. C'est tout.

Les filles, elles, avaient leur mérite. La résistance en Égypte a été opérée par les femmes, et ce mérite de la résistance les a couvertes : elles ne sont pas tenues de jeûner.

Le Rav livre ce « petit détail » en réponse à une question de l'auditoire : pourquoi une libération que nous n'avions ni méritée ni même voulue ? Les aînés sont l'image d'un salut reçu par fidélité à une promesse ; les aînées, celle d'un salut porté par ce qu'elles avaient fait.

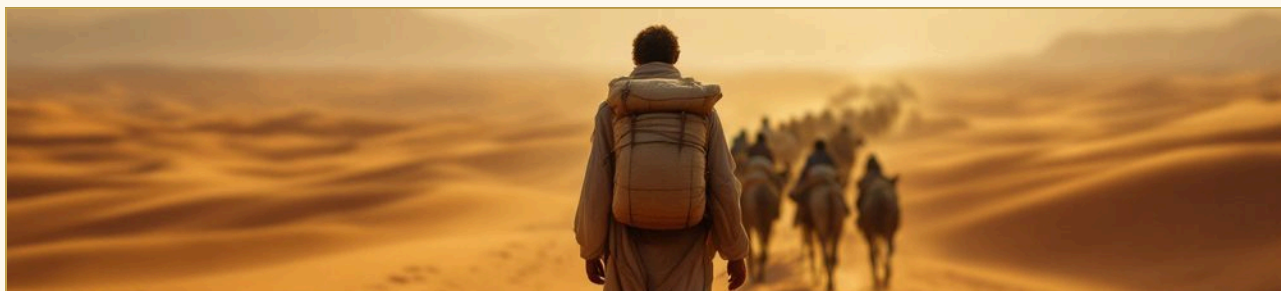
CONCLUSION DU RAV

Les filles avaient leur mérite. La résistance en Égypte a été opérée par les femmes.

LEÇON POUR LA TABLE

Une génération entière est sortie d'Égypte au mérite de femmes dont on ne cite pas les noms. Qui, chez nous, a tenu la maison sans qu'on le compte ? Nommons-les ce soir, une par une, et disons ce qu'elles ont réellement fait.

Élus : une charge plutôt qu'un honneur



PRÉSENTATION

Pourquoi le peuple juif a-t-il été choisi ? Répondant à une question, le Rav cite le Maharal de Prague : le choix est gratuit. Mais alors, où est le mérite d'Israël ?

LA QUESTION

Si l'élection ne récompense rien, en quoi consiste le mérite d'Israël ?

LA RÉPONSE

Le Rav : « Si je suis élu chef de famille à un jeune âge, c'est plutôt une charge. »

Selon le Maharal, le choix du peuple juif est gratuit : c'est D' qui a décidé, c'est un dogme à l'origine. Ce n'est pas seulement parce qu'il y a eu un ancêtre exceptionnel comme Avraham, par sa bonté : Avraham est aussi le père d'Ichmaël, Its'hak celui d'Essav. Yaakov, lui, a conservé sa famille en totalité ; mais cela suffit-il à justifier un tel engagement ?

Israël est appelé bechor, premier-né. Mais ce choix est lourd de responsabilité : si l'on m'élit chef de famille très jeune, on ne me rend pas service.

Ce qui fait le mérite d'Israël, c'est d'avoir adhéré à ce choix, d'avoir accepté d'être un royaume de prêtres et un peuple saint. Car naturellement, il serait porté à le rejeter : pourquoi moi ? pourquoi être critiqué, envié, persécuté ? je veux vivre comme tout le monde. Et cette tendance, reconnaît le Rav, existe chez nous.

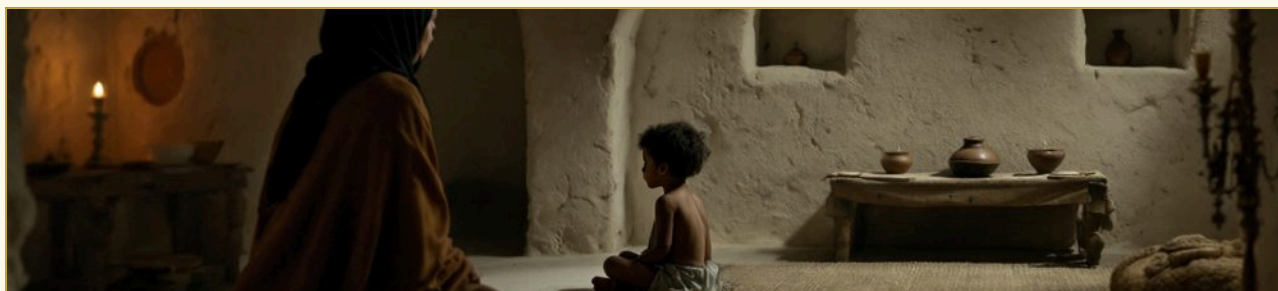
CONCLUSION DU RAV

Ce qui fait le mérite d'Israël, c'est qu'il a adhéré à ce choix.

LEÇON POUR LA TABLE

Une responsabilité reçue sans l'avoir demandée peut devenir un fardeau ou un honneur. Laquelle, dans notre famille, n'a-t-on pas choisie — l'aîné, l'aidant, celui qui garde la tradition ? Comment le remercier ce soir de l'avoir acceptée ?

Ouvre-lui, au féminin



PRÉSENTATION

Après le sage, le racha et le simple, vient celui qui ne sait pas questionner. Un auditeur fait remarquer au Rav que c'est le vide le plus grand. Et la Hagada, pour s'adresser à lui, emploie une forme grammaticale inattendue.

LA QUESTION

Que faire de celui à qui les questions ne viennent même pas à l'esprit — et pourquoi la Hagada dit-elle « at » au lieu de « ata » ?

LA RÉPONSE

« At peta'h lo » — Toi, ouvre-lui.

Le racha n'est pas un sot : c'est un esprit scientifique brillant, et c'est pourquoi il siège à côté du sage. On ne peut pas l'exclure ; simplement, il ne veut pas de sagesse, il veut que tout soit conforme aux lois de la nature et à la morale naturelle. Le tam, lui, a une foi un peu primaire : il s'adresse plus aux saints qu'au Kadoch Baroukh Hou. Respectons les tsadikim, dit le Rav, mais gardons le contact avec le maître de la création.

Reste celui qui ne sait pas questionner. Il ne faut pas l'ignorer : il faut le remuer. Il est dit « at peta'h lo ». Si l'on s'adresse à un homme, on aurait dû dire ata. Mais on lui dit : prends exemple sur la femme. La femme ne donne pas simplement, elle se donne entièrement. Toi aussi, ouvre-lui : donne-toi à lui.

CONCLUSION DU RAV

Il faut les remuer, il ne faut pas les ignorer.

LEÇON POUR LA TABLE

Celui qui ne demande rien n'est pas forcément satisfait : souvent, il attend qu'on vienne. Qui, à cette table ou dans la famille, ne pose plus de questions ? Qui s'en charge avant la fin du repas — en se donnant, pas seulement en donnant ?